

## ***Informe mais pas sans forme***

En rompant il y a plus de 20 ans avec le monde des images et des lumières du cinéma taïwanais dans lequel elle avait acquis une place majeure, Loretta Yang renonçait par là même à une vie qu'elle jugeait désormais trop superficielle, et s'aventurait vers d'autres formes artistiques pour se confronter avec une matière exigeante, le verre.

À la lumière d'une telle décision au caractère aussi singulier qu'inattendu se révèle une conscience aiguë de ce que vaut la vie et de ce qu'il s'agit d'en faire. La quête spirituelle dans laquelle elle s'engageait alors allait se déployer dans la connaissance d'un matériau et la création de ses œuvres.

*Tout ce qui survient et s'achève comme le résultat d'une cause et d'un effet est comparable aux paysages que l'on voit en rêves, aux illusions créées par des magiciens, aux bulles dans un torrent ainsi qu'à l'irréalité des ombres. (Diamond Prajna Sutra).*

Comme dans la tradition bouddhiste chinoise, pour Loretta Yang, le monde est fluide impermanent et transitoire, tout le tangible n'est qu'apparence; si nous sommes voués à la disparition, emportés par le flot temporel, l'art est néanmoins, à ses yeux, un moyen d'enraciner la vie dans un présent à vivre en profondeur dans une sérénité contemplative.

*Faire des images du Bouddha n'est pas pour moi, une simple activité artistique. Les faire, les créer, serait plutôt une forme de contemplation, de méditation, de recherche de la sagesse qui me libérerait des soucis et de ce mal-être qui m'empêche de goûter à la paix et au calme de l'esprit, d'être en paix avec moi-même.*

La vérité ultime du bouddhisme qui est accès à la compréhension de la nature transitoire et mouvante des choses s'enracine dans la conscience illuminée du vide. Cette vacuité n'est pas un néant, un simple espace vide mais bien plutôt la nature même de cet espace au sein duquel tout est en puissance, les phénomènes comme la conscience. Le vide est le champ de tous les possibles, il est la condition même des phénomènes, une *"forme informe, mais qui n'est pas sans forme"* nous dit Loretta Yang.

La flèche du temps porte l'informe vers la forme ; tous les états de la transparence sont comme la manifestation de cette forme qui émerge, qui cherche à apparaître pour disparaître. Un état du temps, un état de la forme qui s'informe dans une matière selon un cycle temporel que le verre rend tangible en le figeant. Le verre, matériau à la fois liquide et solide, piège l'éphémère et donne à voir cette fluidité qu'évoque Starobinski :

*Quant au verre ou aux pierres transparentes, leur solidité ne contredit pas leur fluidité: la transparence solide est une fluidité immobilisée, la substance en fusion s'est prise en une masse dure.*

Ce qui apparaît dans la masse du verre est tout à la fois présent et en voie de disparition. Dans ce moment de bascule silencieux et inespéré, propice à la méditation, simples apparitions d'une apparence, figures et textes poétiques

semblent sur le point de se dissoudre, comme des images de rêve, comme des souvenirs que l'on peine à faire revenir une fois encore. En passant dans le verre et y rencontrant un obstacle, la lumière signale la trace qu'un moment a laissé dans l'espace.

Ainsi les Bouddhas de Loretta nous semblent apparaître alors qu'ils disparaissent déjà, comme s'ils avaient été saisis dans le flux temporel, à l'instant même où l'artiste dans sa rêverie méditative leur a donné corps. Les bouddhas sont en réalité les projections dans une matière d'images mentales sous le régime de la durée, ils sont comparables à des bulles qui naissent, gonflent, se dégonflent ou crèvent...

On est frappé par cette similitude entre ces blocs de verre transparent dans lesquels les bouddhas et les textes poétiques sont immergés et des blocs de glace. Cela nous fait penser à cette anecdote que raconte Rabelais dans le *Quart Livre*, il imagine Pantagruel sur une mer envahie par des icebergs, qui faisant fondre de la glace entend émaner de celle-ci, des paroles, des cris d'une bataille qui s'était déroulée plusieurs années auparavant et que la glace avait saisies. La parole, durée pure, ne s'est-elle pas inscrite dans les blocs de verre de Loretta sous la forme de ces textes flottant dans la transparence?

Le verre est au Temps ce que le bronze et le marbre étaient à l'espace, il donne chair à la durée.

Nulle autre matière que le verre n'est plus à même de nous faire parvenir simultanément à l'intérieur et à l'extérieur. C'est en franchissant cet obstacle transparent, que nous passons du réel à l'imaginaire, de l'espace physique à l'espace mental. Grâce à la transparence du verre Loretta donne à voir cette vacuité à laquelle elle donne corps en y interposant des images évanescences et transitoires, dans une métaphore à la fois poétique et philosophique. De toutes les qualités des matériaux, seule la transparence du verre peut nous donner à voir le vide, le Chaos primordial, l'espace de toutes les potentialités. On mesure là toute l'importance du processus créatif qui a amené l'artiste à choisir ce matériau pour ses qualités à la fois physiques et symboliques.

L'exigence de maîtrise et de contrôle de ses moyens est dans l'œuvre de Loretta Yang à la mesure du but recherché : être au plus près de cette intuition de la nature essentielle des choses et des êtres.

*Je compte sur ces images, ces figures du Bouddha, qui sans aucun doute sont bien "là", pour comprendre et percevoir en moi-même le vide, et accéder à la sagesse : "tout n'est que vide.*

La voie est étroite pour ceux qui cherchent à s'approcher d'une sensation intime, d'une intuition ou d'une rêverie. Les moyens de l'art sont souvent insuffisants au point qu'il faut recourir à un matériau électif et à des innovations techniques pour sa mise en œuvre ; leurs potentialités respectives seront à la mesure de l'enjeu. Non pas prouesse pour la prouesse mais moyens nécessaires et singuliers que seule l'intention expressive guide.

C'est ainsi que Loretta Yang s'est attachée à maîtriser cette double technique de la cire perdue et du casting à chaud: les figures du Bouddha sont dans un premier temps réalisées à cire perdue, sablées, avant d'être plongées à chaud dans le verre en fusion de s'y inclure et s'y figer à jamais. L'évidence et la congruité des moyens techniques et intellectuels sont frappantes. Comment peut-on être plus proche de ce que serait la sensation d'être face à une apparence, à une évanescence ? Quels autres moyens seraient plus appropriés ? On a beau chercher, il y a là une création globale impliquant tout autant la pensée technique que la pensée philosophique. Le raffinement des moyens soutient la subtilité du propos. Travailler la matière c'est aussi en s'y projetant "sublimier" son propre corps et sa propre conscience; ce fut le sens que les alchimistes donnaient à leur quête en orient comme en occident; ils auraient pu dire avec elle:

*Que vienne le moment où j'atteindrai l'éveil et où mon corps, mon âme, mon esprit deviendront semblables au cristal Purs. Transparents. Parfaits.*

On pourra toujours reprocher, en occident, aux « verriers » d'être trop englués dans une technique, d'être trop proches des artisans et par là de s'éloigner de la pureté idéale des concepts, de les alourdir dans un matériau ; on oublie sans doute combien tout au contraire, la fréquentation d'un matériau rapproche de l'Idée, combien c'est dans cet affrontement à ce qui résiste que s'accouche une œuvre. C'est dans cette capacité à se donner des moyens que l'artiste réalise l'unicité de l'oeuvre comme témoignage original et singulier d'une expérience existentielle vécue à la fois dans le « laboratoire » et dans « l'oratoire ».

L'oeuvre de Loretta Yang témoigne, par-delà son enracinement revendiqué dans une tradition millénaire et extrême-orientale, de la capacité évocatrice de l'objet à transmettre par sa matière, le sens et la profondeur d'une intuition, d'une expérience intérieure.

Antoine Leperlier

